

1940-45 TÉMOIGNAGES

« La guerre leur a volé leurs plus belles années »

# En culottes courtes pour leurrer les nazis

Jean Bovy avait 15 ans quand les nazis ont envahi sa ville de Liège. Avec son visage de poupon, il passait partout inaperçu. Une aubaine.

● Philippe CARROZZA

Jean Bovy réside aujourd'hui à Chaudfontaine. Il est natif de Liège et, le 10 mai 1940, c'est depuis la rue d'Amay qu'il assiste, à l'âge de 15 ans, à l'arrivée des nazis. Ce jour-là à l'aube, la famille Bovy est éveillée en pleine nuit par des bruits de moteurs d'avions : « C'était très étonnant parce que nous savions que le survol des villes, dont Liège, par des engins était interdit la nuit. Cela faisait un boucan impressionnant, surtout à cette heure-là. Nous nous sommes levés. Il y avait des gens dans la rue. Tout le quartier était réveillé et s'interrogeait. Je ne sais plus si c'était très tôt le matin ou s'il y avait déjà eu une émission spéciale à la radio au cours de la nuit, mais je me souviens que le poste ne cessait de répéter que l'Allemagne était entrée en guerre contre la Belgique. Il y a eu des discours, des appels à ceux qui devaient rejoindre les centres de recrutement de l'armée. J'étais trop jeune d'un an pour les accompagner et mon père, qui était médecin, n'était plus mobilisable. »

« On fait les paquets ou pas ? »

Jean Bovy espère secrètement que la famille va plier bagages et fuir : « Pour moi, jeune fougueux, scout dans l'âme, c'était l'aventure qui s'offrait à moi. J'ai demandé à mes parents si je devais retourner à l'école – j'étais élève en latin-grec au collège Saint-Servais. Il n'était plus question d'école bien sûr ; mes parents m'ont ordonné de rester à la



EdA

Jean Bovy était agent du Renseignement ARA. Il espionnait les Allemands en courtes culottes.

maison. »

Les voisins des Bovy commencent à préparer les paquets. L'heure tourne et eux restent à la maison à écouter la radio : « Nous avons entendu les ponts sauter sur la Meuse. »

Les friandises des Allemands

Le bruit du canon au loin, les premiers réfugiés qui passent avec des tas de bagages, il n'en faut pas plus pour mettre à bout la patience du jeune Bovy : « Je pensais qu'on allait partir, quand, déception, mon père a annoncé qu'il n'en était pas question. Il a dit qu'il ne pouvait pas abandonner ses patients ; qu'il fallait qu'il reste au cas où ils auraient besoin de lui. »

Dans les heures qui suivent l'an-

nonce du 10 mai, les premiers Allemands arrivent : « Il y avait deux ou trois types souriant. Ils sont venus par le boulevard d'Avroy. Ils ne faisaient que passer et je n'en croyais pas mes yeux : ce n'était pas exactement l'idée qu'on avait du boche sanguinaire qui avait commis les pires exactions en 1914. Ceux-là avaient l'air normaux. Et puis, quelques jours plus tard, les troupes alle-

mandes sont entrées dans Liège. J'ai été impressionné parce que les soldats marchaient d'un pas martial, armes au poing. Autre source d'étonnement : ils distribuaient des friandises aux enfants. Nous avons dû déchanter quelques mois plus tard, quand les nazis sont devenus plus agressifs. Quoi qu'il en soit, les voisins de mes parents se félicitaient de ne pas être partis en exode. » ■

## « Mes parents ignoraient que j'étais un agent »

C'est l'abbé Thimister, l'aumônier des scouts de l'école, qui, au début de l'année 1943, fera entrer le jeune homme dans le service du Renseignement : « Je faisais très jeune pour mon âge et, habillé de culottes courtes, je passais un peu inaperçu sur mon vélo. Je n'ai pas reçu de formation spéciale. J'ai seulement été briefé : garder le silence absolu, ne parler de rien même à mes parents, éviter tel quartier et telle rue en raison des barrages, etc. Je n'ai plus eu affaire à l'abbé pendant tout le reste de la guerre. Je savais que je devais communiquer mes renseignements à tel ou tel homme. Moi, je ne connais-

sais personne : Le petit ne savait pas qui était son supérieur, mais l'inverse n'était pas vrai ; il est fort probable que les gens à qui je remettais mes rapports ou les colis savaient qui j'étais. »

Les premières missions consistent à observer et à noter tous les endroits occupés par les Allemands : maisons, hôtels, etc. « Et puis, j'ai dû repérer les emplacements de la DCA, détailler l'armement : canons, type de munitions, mitrailleuses ou pas. Pour cela, il fallait s'approcher très près parce que les postes étaient protégés par des sacs de sables. Ces batteries de DCA étaient redoutables. » ■

Ph.C.

VITE DIT

Mon père était blême

Le jour de la capitulation, le 28 mai 1940, Radio Bruxelles diffuse le discours du roi : « Je me rappelle que mon père était blême. Même s'il ne se faisait pas d'illusions sur la suite des événements après avoir vu défiler les troupes allemandes, il ne parvenait pas à se convaincre que nous étions vaincus. Il n'avait pas connu cela en 1914. Je pense que cette nouvelle de la capitulation a dû lui tomber dur sur le moral. »

« J'ai vu mon père pleurer pour la première fois »

Une fois la guerre terminée, les Bovy sont réunis chez eux, à la maison, quand un coup de fil plonge le médecin dans l'embarras : « Mon père parlait avec le commandant de la place de Liège qui me convoquait pour me dispenser de service militaire suite à mes états de service dans la Résistance. Mon père ne comprenait rien et répétait que cela devait être une erreur, que son fils n'avait jamais fait partie des résistants. Personne ne s'est jamais douté de ce que je faisais. Dès qu'il a raccroché, papa est venu vers moi sans un mot, a posé les mains sur mes épaules, des larmes dans les yeux. Il m'a pris dans ses bras et a serré très fort. C'était la première fois que je voyais mon père si ému, la première fois aussi qu'il me prenait comme cela dans ses bras. À cette époque, les parents ne montraient pas leurs sentiments pour leurs enfants ; un homme ne pleurerait pas. »

## De garde la nuit sur les ponts

Les Allemands considèrent Liège comme un lieu stratégique. Ils craignent que les ponts soient détruits par les bombardements alliés. Ils vont mettre au point un système de protection infaillible : des boudiers humains : « La nuit, le couvre-feu était instauré partout : pas question de sortir à moins d'en avoir reçu la permission ; ce qui était exceptionnel. J'ai eu une chance incroyable : un jour j'ai été désigné avec d'autres du quartier, pour monter la garde, comme ils disaient, la nuit, sur les ponts de

Liège. En réalité, nous servions de boudiers humains. Il fallait juste être présent sur place de 20 h à 8 h du matin. J'avais reçu un laissez-passer valable uniquement pour me rendre à l'endroit désigné par les Allemands. Une aubaine pour un agent du renseignement, non ? Au lieu de m'ennuyer la nuit, je comptais les wagons des trains qui passaient sous le pont du chemin de fer que je « gardais ». Je notais tout : s'ils étaient accompagnés de soldats, s'ils transportaient des armes, des tanks ou des gens. »

Fonds pour le journalisme

DEMAIN

Le témoignage de Paul Dandrifosse, de Malmedy